

Chers frères et sœurs, nous sommes dans le 4^{ème} dimanche de Pâques, et nous entendons cette magnifique allégorie du Bon Pasteur, au chapitre 10 de l'évangile selon Saint Jean. Chaque année, on entend cet évangile et on est touché par cette tonalité un peu affective, du texte : « *ses brebis à lui, il les appelle chacune par son nom ; (...) et les brebis écoutent sa voix* ». Chaque année, en ce dimanche du Bon Pasteur, l'Eglise prie pour ses prêtres et pour les vocations - en reconnaissant le Christ sous les traits du bon berger, de celui qui donne sa vie pour ses brebis. Jésus s'identifie aussi à une porte, à la porte de la bergerie, qui contrôle l'identité de ceux qui entrent. La porte, c'est aussi l'entrée vers les bons pâturages, là où les brebis vont pouvoir trouver de la bonne nourriture à l'abri des prédateurs.

Nous avons le pasteur et nous avons les brebis. Et parmi les brebis, nous avons ces brebis « perdues » que le pasteur est venu chercher. Et très souvent, nous imaginons que ces brebis perdues sont forcément des brebis pécheresses (comme le fils prodigue) qui sont parties pour n'en faire qu'à leur tête – on pense que c'est un peu de leur faute. Mais on pourrait penser aussi que ce sont des brebis qui n'arrivent pas à suivre le troupeau, parce qu'elles sont trop faibles, ou des brebis qui se sont cassé la patte et qui sont restées en marge.

Et le Christ, le bon pasteur, est venu chercher ces brebis égarées, les pécheurs et aussi les plus faibles. Et dans cette brebis plus faible, il faut voir celles qu'on ne comprend pas, celles qui sont très différentes de nous, celles qui nous font peur, même : une personne malade, une personne handicapée mentale, une personne « en marge ». Et ceux qui sont au contact de ces personnes, elles découvrent un message assez bouleversant : le fait que « ce qui nous rend humain », ce sont nos fragilités. Je me souviens d'un prêtre qui m'avait dit qu'il se sentait mal dans son ministère de pasteur, en paroisse, alors l'évêque lui a confié la mission d'être l'aumônier d'un hôpital psychiatrique... ça l'a sauvé !

Le grand Saint-Paul, au début de sa vie, avait un ego assez fort. Il dit, au chapitre 15 de l'épître aux Romains : « *c'est un devoir, pour nous, les forts, de porter l'infirmité des faibles* ». Ce qui est vrai : nous chrétiens, nous devons porter l'infirmité des plus faibles. Mais dans la manière dont il le dit, Saint-Paul peut nous paraître un peu présomptueux – il peut sous-entendre : « *je suis fort, il y a des faibles, et c'est un devoir pour moi, qui suis fort, de m'occuper des faibles* ». Or, à la fin de sa vie, dans sa 2^{ème} lettre aux Corinthiens, il dira : « *c'est lorsque je suis faible que je suis fort* ». A ce moment-là, Saint-Paul n'est plus le « fort » qui s'occupe du « faible », il est le « fort » qui se découvre « faible », et ça change tout. A ce moment-là, il a compris, Saint-Paul, la folie du mystère de la Croix.

Et dans une culture comme la nôtre, qui vise tout le temps la performance, la compétence, le contrôle, la maîtrise, cette parole de Saint-Paul dissonne. C'est ce que dit Saint-Pierre, dans la 2^{ème} lecture : « *vous qui étiez errants comme des brebis ; à présent vous êtes retournés vers votre berger, le gardien de vos âmes* (qui a porté vos péchés par ses souffrances).

Qu'est-ce qu'un homme finalement ? Quelle est la spécificité de l'homme ? Son intelligence ? Non. Aujourd'hui, l'intelligence artificielle est bien plus intelligente que nous. Sa capacité à créer ? Non. Il y a des logiciels qui sont capables de créer des morceaux de musique mieux que nous. C'est Ponce Pilate qui nous le dit devant un Jésus défiguré et sanguinolant : *Ecce homo...* voici l'homme !

Ce qui nous rend humain, c'est notre fragilité. A la différence des robots, nous sommes faillibles et nous pouvons nous tromper. « *Lorsque tu parles de tes réussites, tu es admiré, lorsque tu partages tes fragilités, tu ouvres la porte à la compassion* » (Jean Vanier).

Qu'est-ce qui nous met le plus en relation avec les autres ? Le fait d'être admiré ? Non... L'aveu de nos faiblesses, oui. Car elles ouvrent la porte à la compassion et à la relation. Quand je commence à

être tendu à cause de la charge mentale, du stress et de la fatigue, je vais boire un café avec mes paroissiens... et ça repart ; le fait d'exposer ses failles réouvre la porte à la relation.

Le Bon Pasteur, non seulement il va chercher ses brebis perdues, mais lorsqu'il les a trouvées, il les met sur ses épaules avec tendresse. C'est la 2^{ème} caractéristique du bon pasteur. Et cette tendresse n'est pas une tendresse qui cherche à « prendre » ou à « s'accaparer autrui », ça c'est le loup, le prédateur et le mercenaire. La tendresse du bon berger est gratuite.

Dans le groupe de nos servants d'autel, nous avons un garçon qui a 20 ans, qui s'appelle Hugo et que beaucoup connaissent et aiment parce qu'il est autiste. Hugo est peut-être plus « humain » que beaucoup d'entre nous - sûrement plus (en tous cas) que tous ceux qui voudraient nous vendre « un homme augmenté » (l'homme de demain) dont le cerveau serait greffé à internet et relié à Google par une puce. Non frères et sœurs, cela ne rend pas plus humain d'être augmenté... c'est l'inverse. On est plus humain à travers nos fragilités, il suffit d'aller à Lourdes pour s'en rendre compte.

Mardi soir, je suis allé dans une maison pour prier pour une jeune fille qui souffre d'un cancer, on l'a amputée d'une jambe, elle a 17 ans, elle s'appelle Tyffen - c'est la cousine de Lena et d'Enzo qui ont été baptisés par immersion à Pâques. Tyffen ne voulait pas recevoir la prière, elle ne voulait pas que je prie pour elle, elle est un peu méfiante vis-à-vis de Dieu du fait qu'elle souffre d'une maladie et elle se demande pourquoi Dieu lui inflige une croix aussi lourde, à son âge. Elle en veut à Dieu et elle porte son cancer comme une malédiction. On a prié pour sa mère, pour que ses examens médicaux soient bons. Et j'ai fermé les yeux en priant ; lorsque j'ai réouvert les yeux, j'ai été surpris de voir que Tyffen priait avec nous (elle qui, au début me regardait avec répulsion)... Elle avait mis sa main sur l'épaule de sa mère, elle n'était plus en retrait, elle priait. Et l'Esprit-Saint m'a inspiré que c'était « à son tour » de recevoir la prière. Alors j'ai demandé à tout le monde de se décaler, et on a tous prié pour Tyffen. C'était très beau parce qu'elle s'est laissée faire. A la fin de la prière, l'Esprit-Saint m'inspire qu'il faut lui manifester de la tendresse. Alors je l'ai embrassée sur le crâne avec mon étole et j'ai demandé à ses cousins (Léna et Enzo) et le reste de la famille de faire de même, de l'embrasser. Ce n'était plus de la prière, ce n'était plus des paroles, c'était de la pure tendresse physique, toute simple : « embrassez-la ». L'Esprit-Saint, qui est l'Amour en personne, a agi à travers la tendresse. Ça fait du bien parce que, nous les cathos, on est un peu secs dans ce domaine, on est un peu coincés quand il s'agit d'utiliser notre corps. Alors sa grand-mère s'est exclamée : « regardez Tyffen, elle a le sourire ! » (et je peux vous dire qu'elle ne l'avait pas au début !).

Alors je termine avec ce bon berger qui, rempli de tendresse, prend sa brebis sur ses épaules et la ramène dans son troupeau. C'est le dernier point : la conviction que la communauté, quelle qu'elle soit (une paroisse, une famille) est un lieu de guérison. Tout être humain est fait pour vivre de profondes relations et nous avons besoin « d'appartenir » : « appartenir » à un groupe, « appartenir » à une famille et à une communauté. C'est une famille qui se forme chaque dimanche ici, et qui a la joie de se retrouver à l'église. Et je pense que là-dessus, on a besoin de conversion, on a besoin de sortir de nos timidités, de nos rigidités, et de prendre soin les uns des autres avec tendresse, pour qu'à la fin de chaque messe, on puisse simplement faire attention à ceux qui nous entourent.

Frères et sœurs, prions pour les vocations, pour que des jeunes entendent l'appel de Dieu à s'engager, à suivre le Bon Pasteur. Prions pour que nos jeunes trouvent, dans cette société, la force d'entendre l'appel de Dieu et la force de dire « oui » à cette vocation magnifique (de devenir prêtre, diacre, religieux ou religieuse). La vocation n'est pas un sujet tabou : on peut en parler et on doit en parler. Car le Seigneur continue et continuera de rendre heureux ceux qu'Il appelle. « *Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien* » (Ps 22). Amen.